



GAUMONT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION QUAD ET TEN CINÉMA

APRÈS
INTOUCHABLES ET **LE SENS DE LA FÊTE**

LOUIS
GARREL

CAMILLE
COTTIN

PIERRE
LOTTIN

SIMON
BOUBLIL

ALEXIS
ROSENSTIEHL

JEANNE
LAMARTINE

**juste
une
illusion**

UN FILM DE
ERIC TOLEDANO ET **OLIVIER NAKACHE**

LE 15 AVRIL AU CINÉMA

DURÉE : 1H54

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR WWW.PATHEFILMS.CH

CONTACT DISTRIBUTION ET PRESSE

PATHÉ FILMS AG

Neugasse 6, 8005 Zürich

Tél : 076 563 47 86

vera.gilardoni@pathefilms.ch

synopsis

Nous sommes en 1985, Vincent, bientôt 13 ans, vit en banlieue parisienne dans une famille de la classe moyenne, entre un grand frère distant et des parents en conflit permanent. Alors qu'il n'est « déjà plus » un enfant et qu'il n'est « pas encore » un adulte, nous allons partager ses questions et ses doutes sur l'identité, l'amitié, la famille, la religion, le désir et les premiers élans amoureux.

Une comédie sur cette période de l'enfance où l'espoir de changer le monde n'était pas "Juste une illusion..."



ENTRETIEN AVEC

eric toledano & olivier nakache

RÉALISATEURS & SCÉNARISTES



JUSTE UNE ILLUSION EST L'UN DE VOS FILMS LES PLUS INTIMES. QUEL A ÉTÉ VOTRE POINT DE DÉPART SUR CE NOUVEAU PROJET ?

ERIC TOLEDANO : Notre envie de départ était de raconter la sortie de l'enfance, cette période de métamorphose par laquelle chacun d'entre nous est passé un jour, cet entre-deux. Ce changement de perception du monde est un bouleversement et nous voulions en faire à la fois un récit réaliste et une comédie. Et en explorant toutes ces strates de notre adolescence, nous nous sommes rendu compte que l'empreinte émotionnelle de ces années était encore très présente en nous aujourd'hui, et l'envie de mélanger les deux a donné naissance à ce projet.

OLIVIER NAKACHE : Cette période de l'adolescence ressort étrangement quand on passe la cinquantaine. Peut-être parce qu'on se rend compte qu'elle cristallise les moments les plus marquants de notre existence, une période où

l'on vit complètement et pleinement dans le présent, et peut-être aussi parce qu'aujourd'hui on a des ados et qu'à travers eux, on refait le chemin de l'existence ! Une chose est sûre, c'est qu'on a longuement réfléchi aux raisons qui nous ont poussés à parler de ce sujet. On est partis de réflexions à la fois culturelles, philosophiques et très intimes. Et puis d'images, de photos de famille.

ERIC TOLEDANO : Et si on a décidé d'aborder cette période c'est qu'on était d'accord avec Olivier pour se livrer davantage dans ce film que dans les autres.

LE FILM EST DONC CLAIREMENT INSPIRÉ DE VOTRE JEUNESSE. COMMENT ÉCRIT-ON À DEUX DES SOUVENIRS D'ENFANCE ?

OLIVIER NAKACHE : La démarche est la même que lorsque nous avons fait NOS JOURS HEUREUX. Le démarrage passe par le récit, on se raconte. Puis nous notons ce jet d'anecdotes communes. Et déjà en racontant on scénarise,

la réalité se mue en fiction. Et si ce qu'on couche sur papier tient, passe le temps, alors on avance on se concentre et on continue.

ERIC TOLEDANO : Ce qu'on espère, c'est que chacun puisse attraper quelque chose qui lui est propre, dans son moment à lui, dans son vécu, dans son intimité. Est-ce la chanson de Téléphone ? Celle de Imagination, de The Cure ? Est-ce une discussion entre le grand frère et sa mère ? Ou juste un détail, un objet dans le décor ? Un son à la radio, une couleur ou la teinte d'un papier peint ? Les souvenirs de jeunesse ont tendance à rester plus profondément gravés dans la mémoire que ceux de presque toutes les autres périodes de la vie. On peut bouger dans l'espace mais malheureusement pas dans le temps qui est irréversible, mais il existe parfois des détails qui ont comme un parfum d'éternité, JUSTE UNE ILLUSION est aussi un film de sensation. Au moment où on se parle, on a encore peu montré le film, mais plusieurs personnes sont venues nous témoigner de leur émotion, d'un moment particulier où le film les a saisis.

LA PUISSANCE DE CETTE FAMILLE C'EST QU'ELLE SE DÉPLOIE AUTANT DANS LES ENGUEULADES QUE DANS LA DOUCEUR ET LA TENDRESSE. COMMENT L'AVEZ-VOUS ABORDÉE ?

OLIVIER NAKACHE : Grâce à des souvenirs intimes bien sûr. Les parents dans le film, joués par Camille Cottin et Louis Garrel, sont inspirés de nos parents avec Eric, mais pas seulement. Nous avons tellement été nourris par certains films, comme les comédies italiennes par exemple, où déjà on avait l'impression de reconnaître nos proches dans cet esprit méditerranéen. Pour nous, Louis Garrel est un mélange de Vittorio Gassman et de Marcello Mastroianni, il a cette classe-là. Et d'ailleurs, il parle italien couramment.

ERIC TOLEDANO : Camille, on peut aisément la comparer à Stéphania Sandrelli ou Monica Vitti, et puis c'est aussi à travers cette famille que l'on raconte les années 80, elles aussi coincées entre les trente glorieuses et le début des années 90, la chute du mur et la guerre du Golfe. Et c'est au sein de cette famille que l'on évoque le père au chômage, la mère et son ascension professionnelle qui reflète le réveil du féminisme qui a eu cours à l'époque. Camille Cottin est très emblématique de ce point de vue. Les deux enfants eux, s'incarnent entre les courants New Wave et Funk au milieu des « années sida ». Vincent, le héros de ce film, traverse cette époque avec le regard d'un enfant qui sent bien que ses derniers jours d'innocence sont comptés. Avec son frère, ça peut être violent, ils peuvent se battre... puis redevenir complices trois minutes plus tard, comme si de rien n'était— une relation propre à la fratrie et propre à cet âge où tout est intense, mais jamais bien grave.

COMMENT IMAGINE-T-ON CET ADOLESCENT, VINCENT ? IL EST NÉ EN 1972. OLIVIER, VOUS ÊTES NÉ EN 1973 ; VOUS, ERIC, EN 1971. VINCENT EST VOTRE MÉDIANE ?

ERIC TOLEDANO : Il est à l'image du film, tout est médian. Moi j'avais 13 ans en 1984, Olivier, c'était en 1986. Alors on a choisi l'année 1985.



OLIVIER NAKACHE : Si tout ce qu'on raconte est très intime, il ne faut pas oublier qu'on ne fait pas un documentaire, mais un film, qu'on souhaite le plus universel possible. Vincent, c'est cet adolescent qui comme chacun de nous s'apprête à vivre plusieurs premières fois. Première fois qu'il tombe amoureux, première fois qu'il comprend que ça ne va pas être une mince affaire... Première fois qu'il comprend que ses parents ne sont pas toujours des héros, mais aussi la première fois qu'il comprend qu'il peut avoir une voix, qui porte vraiment.

ERIC TOLEDANO : Quand on est ado, on craint le jugement des autres, c'est la rencontre du monde extérieur, l'âge ingrat. C'est le moment comme disait Françoise Dolto, où l'on se sent comme un homard pendant la mue, la carapace a disparu, il faut en fabriquer une autre mais en attendant les dangers sont là, l'adolescence est l'âge de toutes les vulnérabilités. Avant cela, on vit dans un monde protégé, l'identité n'entre que rarement en ligne de compte... Et puis, soudain, il y a cette peur du regard de l'autre, et ça, c'est un choc, je crois que c'est le point commun de cette période : la peur, de ne pas être à la hauteur, de tout ce que l'on attend de nous. Olivier et moi, on s'est connus très jeunes et quelque part comme deux enfants on n'a jamais cessé de jouer, ensemble. En cela, on a été un peu préservés du monde des adultes. Jean-Pierre Bacri nous avait fait remarquer que c'était incroyable à son âge qu'on lui demande encore de venir jouer avec lui...

DANS LE FILM, VOUS ÉVOQUEZ L'AUGMENTATION DU CHÔMAGE, LA TRANSITION INFORMATIQUE, LES GRÈVES DES TRANSPORTS. AVEZ-VOUS DÛ FAIRE BEAUCOUP DE RECHERCHES POUR RECONSTITUER SOCIOLOGIQUEMENT LES ANNÉES 80 ?

OLIVIER NAKACHE : Notre méthode reste la même de film en film, on enquête pour travailler le sujet en profondeur. Pour celui-là, on ne peut pas se téléporter dans les années 80, donc on a collaboré avec une documentaliste afin de nous (re)sourcer.

Chargés de nos souvenirs, on s'est abreuvé de petites vidéos, classées par thèmes. On a visionné de nombreux journaux télévisés d'époque, des documentaires, des émissions de variétés, des jeux, écouté des podcasts, des magazines, on s'est imbibé de l'époque. Non pas pour tout mettre dans le film mais pour être imprégnés de la sociologie si propre à ces années-là et ne pas nous contenter uniquement de nos souvenirs. Il fallait tenter d'être juste à tous les niveaux.

ERIC TOLEDANO : C'est aussi pour ça que le cinéma est très présent dans notre construction et donc dans le film. Sans parler de la musique, tous ces tubes sont de véritables catapultes, des machines à remonter le temps. La bande son de notre adolescence est comparable à un bouquet qui mélange nos vinyles préférés, mais aussi les émissions de télé qui réunissaient chaque soir des millions de téléspectateurs en famille, véritables messes populaires, de vrais rendez-vous, dans les cours des collèges et lycées on parlait tous de la même chose.

LE FILM A UN TITRE SANS ÉQUIVOQUE, UNE FIN SUSPENDUE. VOUS AVEZ TOUJOURS ÉTÉ DES CINÉASTES DU VIVRE-ENSEMBLE ET DE VALEURS POSITIVES. ICI, C'EST COMME SI VOUS VOUS DEMANDIEZ SI TOUT ÇA AVAIT UN SENS. VOUS REVENDEQUEZ UNE CERTAINE NOSTALGIE ?

ERIC TOLEDANO : Pas vraiment. On s'est toujours dit avec Olivier, qu'à travers ce film on allait faire un pas en arrière pour mieux regarder devant. Si le film revendique une nostalgie c'est celle de l'espoir de changer le monde, une sorte de « nostalgie du futur ». Ce qu'on essaie probablement de dire, c'est qu'on est toujours cet enfant un peu perdu au milieu de cette pièce de théâtre qu'est la vie et qui ne sait toujours pas franchement ce qu'il fait là. Ce qui est drôle c'est que le seul moment où on pense avoir compris ce grand non-sens, c'est peut-être à l'adolescence, mais c'est là qu'est l'illusion !

OLIVIER NAKACHE : Et puis, on rend aussi hommage à la plus grande illusion de toutes : le cinéma. Pour nous, ça reste de la magie. Entrer dans une salle, se couper du monde extérieur, de façon presque religieuse, se plonger dans le noir, entouré de gens qu'on ne connaît pas et vivre toutes ces aventures ! Et c'est un film d'époque : on remonte dans le temps. Être dans l'illusion, dans la fiction, c'est comme s'échapper du réel. On a vécu tout le tournage avec ces voitures des années 80, Michel Drucker, Télé 7 Jours dans tous les décors... C'était miraculeux. S'il y a bien un de nos films à voir au cinéma, c'est celui-ci.

SI LE FILM S'ANCRE DANS LE CINÉMA POPULAIRE, GRAND PUBLIC, C'EST AUSSI UN FILM D'ÉPOQUE, MAIS SURTOUT DE NOTRE ÉPOQUE, QUI N'ÉLUDE PAS LES PROBLÉMATIQUES SOCIÉTALES. SOS RACISME EST PAR EXEMPLE UN VÉRITABLE MARQUEUR DES ANNÉES 80 ET DE VOTRE FILM.

ERIC TOLEDANO : Bien qu'il se déroule il y a plus de quarante ans, le film porte effectivement un regard sur l'époque dans laquelle nous vivons. Ce choix est une critique en creux de la logique du repli, du « chacun pour soi » voir du « contre les autres ». Nous sommes dans une société qui exalte beaucoup les différences. Alors une fois de plus on va relire le testament de Billy Wilder qui nous semble être dans le vrai quand il lance « Quand ça va mal, faites une comédie ! »

OLIVIER NAKACHE : SOS Racisme est une des matrices de ces années, un marqueur, une vague d'espoir pour notre génération, comme une incarnation des espérances de l'époque, une réponse à notre intimité, car les questions que Vincent se pose dans le film nous nous les sommes évidemment posées. On est d'abord quoi nous ?

ERIC TOLEDANO : Encore une fois, on ne pense pas que c'était mieux avant. Le chaos et toutes les menaces étaient déjà là, la crise économique, les guerres, les attentats, la menace nucléaire, le Sida, chaque époque a ses peurs totem. En revanche, nous sommes un peu en deuil de cet élan d'unité qui a nourri notre adolescence, notre façon de nous regarder les uns les autres.

C'EST VOTRE PHILOSOPHIE DE CINÉMA, DE RASSEMBLER.

OLIVIER NAKACHE : JUSTE UNE ILLUSION ne s'inscrit pas en dehors de notre cinéphilie, au contraire. C'est toujours notre façon de voir les choses qui s'exprime à travers les films, NOS JOURS HEUREUX, INTOUCHABLES, SAMBA, LE SENS DE LA FÊTE... Ce sont des histoires qui mettent en scène des gens qui, a priori, ne devraient pas forcément s'entendre... JUSTE UNE ILLUSION reste dans cette filiation, cette continuité.

ON DÉCOUVRE QU'IL S'AGIT D'UNE FAMILLE JUIVE ASSEZ TARDIVEMENT, QUAND ON VOIT LE RABBIN SUR LE PAS DE LA PORTE. LEUR JUDÉITÉ N'EST PAS VRAIMENT LE CŒUR DU FILM ET POURTANT, ELLE EST TOTALEMENT CONSTITUTIVE DE SON MESSAGE.

ERIC TOLEDANO : Si on avait été Italiens ou Pakistanais, on aurait forcément parlé de spécificités ou d'événements liés à notre culture. Il se trouve que dans une famille juive à 13 ans, il y a la Bar mitsva, ce rituel de passage à l'âge adulte. Il y a des images qui, pour nous, sont très cinématographiques. Quand on voit un garçon de 13 ans en costume, c'est comme s'il était déguisé en adulte, on sait qu'il n'est déjà plus un enfant et qu'il n'est pas encore un homme. Il est coincé entre les deux. C'est la période, comme on l'a dit précédemment, qui nous touche particulièrement, on l'avait déjà tenté dans EN THÉRAPIE dans un autre registre avec le personnage de Robin interprété par Aliocha Delmotte.

POUVEZ-VOUS PARLER DU CASTING DE SIMON BOUBLIL, QUI JOUE VINCENT ?

ERIC TOLEDANO : Entre le casting, les vidéos d'essais, on a vu pas moins de 2000 jeunes. Il fallait à notre interprète ce fameux « entre deux âges ». Lorsque vous filmez Simon en pyjama dans son lit et qu'il demande à son frère si leurs parents vont divorcer, c'est encore un enfant. Si vous le filmez avec sa doudoune à la mode, sous un autre profil, vous commencez à voir jaillir l'homme qu'il va devenir. Et c'est exactement cette période qu'on a voulu capturer. C'est ce petit moment presque éphémère, cette étincelle, ça dure très peu de temps. Encore une fois, entre le « déjà plus » et le « pas encore ». Simon avait les deux profils en lui ce qui est rare.

OLIVIER NAKACHE : Entre le tournage et la post-synchro, il avait déjà changé. En quelques mois, certains de ses copains avec qui il joue ont mué, et parlent comme Barry White ! Il nous fallait voler ce moment-là. Et Simon est arrivé comme un petit miracle.

C'est la métamorphose qui nous fascine. À ce stade-là de l'adolescence, on ne joue pas complètement. Dans le film, Simon joue et il est un peu lui-même, même quand il est face à Jeanne, qui joue Anne-Karine, on voit qu'elle est un peu plus mature. Mais de temps en temps, quand elle sourit, on perçoit encore son visage de l'enfant.



COMMENT AVEZ-VOUS RÉUNI CE CASTING LOUIS GARREL / CAMILLE COTTIN / PIERRE LOTTIN ?

OLIVIER NAKACHE : Avec Louis, une amitié s'est créée au festival de Toronto en 2017. Nous venions présenter LE SENS DE LA FÊTE et lui venait pour LE REDOUTABLE, le film de Michel Hazanavicius, qui est un ami. On a vite senti son pouvoir comique.

ERIC TOLEDANO : On a dîné avec lui. On s'est bien entendus, on s'est bien marrés. Par la suite, il nous a envoyé ses scénarios, notamment celui de L'INNOCENT, pour qu'on échange.

OLIVIER NAKACHE : Notre méthode, c'est de voir les acteurs avant d'écrire. Ça nous surmotive. Il nous faut ça pour démarrer. On lui a raconté quelques anecdotes et c'était parti.

ERIC TOLEDANO : Quant à Camille, on l'a invitée à voir UNE ANNÉE DIFFICILE à Lille. Elle est venue depuis Bruxelles, où elle tournait, et on a passé la soirée ensemble. Ça a matché tout de suite, son énergie nous a motivés.

OLIVIER NAKACHE : On n'avait rien à lui faire lire. On lui a dit « écoute, on écrit et on pense à toi ». On avait terriblement envie de voir ce couple d'acteurs à l'écran.

ERIC TOLEDANO : On avait repéré Pierre Lottin, un peu comme tout le monde, depuis un bout de temps. Puis on l'a vu dans GRÂCE À DIEU, dans LA NUIT DU 12, dans EN FANFARE – quoi qu'à ce moment-là, on lui avait déjà proposé le film, mais ça a confirmé son immense talent, il a une vérité et une nature hors de commun.

OLIVIER NAKACHE : Ce qu'on aime par-dessus tout, c'est le mélange. On ne pouvait pas résister au plaisir de voir Pierre, Camille et Louis jouer ensemble.

ERIC TOLEDANO : On voudrait aussi dire un mot sur Alexis Rosenstiehl, qui joue Arnaud, le grand frère au charisme d'enfer, à qui on prédit et on souhaite un avenir absolument radieux dans le paysage cinématographique français.

OLIVIER NAKACHE : Il a LE truc qu'on n'apprend pas. Je me souviens encore lorsqu'on a vu son casting en vidéo, dans notre bureau. En une seconde, en un mouvement, on s'est dit qu'il fallait le voir au plus vite.

QU'AVEZ-VOUS VOULU TIRER DE LOUIS EN MATIÈRE DE COMÉDIE ?

ERIC TOLEDANO : Louis a aussi une grande qualité : il aime se transformer et jouer avec le physique, le costume... il est très impliqué dans la construction du personnage et n'a jamais peur du ridicule, il y va à fond. On lui a demandé de se lâcher. On l'a parfois amené vers des situations de comédie extrême, où son personnage est dépassé, il se sent attaqué. Il a plein de défauts ; jaloux, un peu parano, péremptoire. Ça ne l'empêche pas d'être très touchant. Il fallait pousser le curseur pour tutoyer la comédie à l'italienne. On a vite senti que pour lui comme pour nous la comédie c'est quelque chose de très sérieux où il faut beaucoup d'humilité, on cherche, on tente et parfois on parvient à faire rire, et face à Camille le courant est vite passé.

OLIVIER NAKACHE : Camille, c'est une horloge, un métronome, elle a « la feuille ». Un timing comique parfait. Elle a la double casquette du drame et de la comédie. On a souvent raconté des histoires d'hommes. Mais de film en film, on essaie d'aller vers notre part féminine, elle nous y a aidés. On a pris un plaisir fou, Eric, Louis, Camille et moi, à se pousser les uns les autres, à se proposer des choses. On parlait le même langage et on avait envie de la même chose. Ils nous ont suivis partout.

ERIC TOLEDANO : L'une de nos scènes préférées, c'est lorsque Camille danse seule dans le salon. Quand elle s'est lâchée, il y a eu une telle émotion sur le plateau ! On a tourné une seule prise.

OLIVIER NAKACHE : Dans cette scène, on s'est inspirés de Claude Lelouch qui aime déstabiliser ses acteurs pour créer de la vérité. Camille ne savait pas quand Louis allait débarquer. Quand elle le découvre dans le salon, elle le découvre vraiment !

CLAUDE LELOUCH TIENT D'AILLEURS UNE PLACE IMPORTANTE DANS JUSTE UNE ILLUSION, NE SERAIT-CE QUE PAR UN HOMME ET UNE FEMME, SORTE DE FIL ROUGE...

OLIVIER NAKACHE : Eric et moi, on s'est aussi rencontrés en parti grâce à certains de ses films. C'est quasiment matriciel dans notre cinéma. Il occupe une place à part dans le cinéma français, une liberté qu'il a réussi à entretenir toute sa vie. Nous avons vu et revu ses films je ne sais pas combien de fois, entre L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE et LA BONNE ANNÉE, sans parler évidemment d'UN HOMME ET UNE FEMME.

ERIC TOLEDANO : Quand il a lu le scénario, il a dit : « moi je veux bien que vous utilisiez UN HOMME ET UNE FEMME mais je veux tourner un plan dans votre film ». Donc il est venu et a tourné un plan, lorsque Vincent marche derrière ses copains, dans la rue, après s'être fait engueuler par ses parents. On n'est pas peu fiers de dire qu'on a un plan de Claude Lelouch dans notre film !

OLIVIER NAKACHE : Et d'ailleurs on termine le film avec la musique de François de Roubaix, et ce n'est évidemment pas un hasard. C'est un compositeur qui nous accompagne aussi depuis toujours, presque inconsciemment. Ce titre porte en lui d'autres films, d'autres époques. C'est une musique qui a traversé le temps, qui a été énormément échantillonnée, réinterprétée, rejouée. Et ça fait écho à ce qu'est le film : un dialogue entre le présent et le passé.

ERIC TOLEDANO : C'est aussi une forme de clin d'œil à Claude, à cette idée du cinéma qui contient d'autres cinémas. Des films qui vivent les uns dans les autres, qui se répondent, qui continuent de vibrer des décennies plus tard. François de Roubaix, c'est exactement ça, j'ai lu dans un article sur lui que sa musique « renfermait en elle nos souvenirs d'enfance ». Sa musique nous permet de faire un dernier bond dans le temps, et de rappeler que le cinéma est peut-être la plus belle des machines à remonter le temps. Et puis terminer ce film de cette façon, avec le départ de Vincent vers la vie d'adulte, quoi de mieux que le titre *Dernier Domicile Connu...*





ENTRETIEN AVEC

CAMILLE COTTIN & LOUIS GARREL



COMMENT OLIVIER NAKACHE ET ERIC TOLEDANO VOUS ONT-ILS PROPOSÉ LE PROJET JUSTE UNE ILLUSION ?

CAMILLE COTTIN : Ils m'ont invitée à une projection de leur film UNE ANNÉE DIFFICILE à Lille et c'est là qu'ils m'ont dit qu'ils pensaient à moi pour un projet... Ils voulaient savoir si j'avais envie de travailler avec eux, mais je n'avais pas de scénario et ils ne m'avaient pas dit que Louis était déjà du casting. Je ne savais rien mais j'étais une grande fan de leur cinéma et tous les acteurs qui ont déjà travaillé avec eux disent qu'on passe un moment merveilleux à leurs côtés. J'ai accepté tout de suite !

LOUIS GARREL : On s'est rencontrés à Toronto, on a passé une soirée ensemble, autour d'une table et on a longuement discuté. On s'était déjà croisés, et je sentais qu'on s'aimait bien. Un an et demi avant le tournage, on est allés déjeuner et ils m'ont dit qu'ils écrivaient un film sur leur adolescence, dans les

années 80. Ils avaient envie de me faire lire. Ils m'ont donc envoyé une première version du scénario. Ce n'était pas du tout le film tel qu'il est aujourd'hui mais complètement autre chose. J'adore faire partie d'un projet où on change tout quand on veut. Les jeux télé étaient très au centre de l'histoire puisque le personnage, au chômage, essayait d'y participer pour gagner de l'argent. À un moment donné, tout ça a disparu. Ils travaillaient beaucoup, on organisait des lectures, on improvisait des trucs, on s'est vus plusieurs fois. Ils m'avaient tout de suite dit qu'ils voulaient travailler avec Camille, pour le rôle de la mère. Mais ils ne connaissaient pas encore la place des parents dans l'histoire. Ils cherchaient à trouver un équilibre familial où les quatre seraient au centre.

VOUS AIMIEZ DÉJÀ LEUR CINÉMA ?

LOUIS : J'avais tellement aimé ce qu'ils avaient fait avec Vincent Cassel sur HORS NORMES. Il est absolument génial dedans. Après, j'aime beaucoup LE

SENS DE LA FÊTE, j'adore leurs films, mais vraiment HORS NORMES m'avait particulièrement touché. Le plus intéressant chez Eric et Olivier, c'est qu'ils s'intéressent vraiment aux gens, ce n'est pas une posture. Ils nourrissent une vraie curiosité pour les autres, une empathie.

VOS PERSONNAGES ÉTAIENT-ILS À L'ÉPOQUE CE QU'ILS SONT AUJOURD'HUI ?

LOUIS : Quand Camille est arrivée, elle a énormément apporté à son personnage.

CAMILLE : Le point de départ était si prometteur : une femme secrétaire qui veut s'élever professionnellement pendant que son mari est au chômage et que ses enfants se mettent à déconner... Il y a une sorte de culpabilité et en même temps de pugnacité. Je trouvais qu'il y avait plein d'éléments à nourrir. Olivier et Eric sont très ouverts aux propositions. Ils ont évidemment mis des choses très personnelles dans ce film et quand j'ai voulu m'inspirer de ma mère ou de ma famille, ils ont tout de suite été d'accord. Ma mère a toujours romancé son départ d'Algérie, tout en l'assumant complètement. Je savais que ma mère avait souffert du déracinement et qu'en arrivant en France, les pieds noirs s'étaient sentis exclus. J'aimais bien qu'on puisse parler de ça. C'était bien qu'on puisse inclure tout ça dans le récit puisque le film est aussi une histoire d'intégration, notamment à travers cette cité où toutes les origines différentes vivent ensemble.

LOUIS, VOTRE PERSONNAGE ÉPROUVE UNE GRANDE HONTE D'ÊTRE AU CHÔMAGE. EST-CE EN RAPPORT AVEC SON STATUT DE CHEF DE FAMILLE, DANS UNE SOCIÉTÉ ENCORE TRÈS PATRIARCALE ?

LOUIS : Ce que j'ai trouvé particulièrement touchant dans le film, c'est qu'il n'y a pas de rivalité entre lui et sa femme, parce que lui est au chômage et qu'elle brigue une promotion. Au contraire, il est très content pour elle. Je n'aurais pas aimé tourner une petite scène où il aurait montré son orgueil. Je trouve ça beau quand il dit « C'est génial, tu as le job ! » alors que lui-même n'en a plus et est complètement déclassé. Pour Eric et Olivier, une famille, ça se protège. Tous les deux sont des enfants de famille unie. Moi, je suis un enfant de famille divorcée. Les gens qui divorcent se sont beaucoup foutus sur la tête. Ça ne veut pas dire que les gens qui restent ensemble ne le font pas, mais on sent qu'il y a eu de l'entraide chez eux. Ça m'a beaucoup touché.

LE FILM DÉJOUE D'AILLEURS CERTAINS CLICHÉS, NOTAMMENT SUR LES RAPPORTS ENTRE ENFANTS ET PARENTS : L'AÎNÉ EST DOUX AVEC SA MÈRE. IL Y A UNE TRÈS BELLE SCÈNE OÙ ALEXIS ROSENSTIEHL VOUS PREND DANS SES BRAS.

CAMILLE : Oui, il y a une bascule, il a grandi : il ne regarde plus sa mère comme une mère mais comme une femme avec des fragilités. C'est très troublant. Olivier et Éric nous ont laissé improviser dans cette scène. Quand Alexis me

dit « t'es pas prête », j'aimais bien que cette femme, qui est le socle de cette famille, puisse craquer.

Alexis est un acteur génial et il est très différent de son personnage. Il incarne ce personnage assez dur, un peu arrogant, alors qu'il est la gentillesse-même. Il est tout doux, très simple.

SANS ÊTRE PASSÉISTE, LE FILM JOUE D'AILLEURS SUR UNE DOUCEUR DE VIVRE ENSEMBLE. QUE PENSEZ-VOUS ALORS DU TITRE, JUSTE UNE ILLUSION ?

LOUIS : Moi, j'aime bien ce titre. Leur point de départ, c'était de regarder la famille par les yeux de l'enfant. Le film est un souvenir de ce qu'était la vie de leurs parents, de la classe moyenne, en banlieue, et comment ils s'en sont sortis les uns les autres. C'est ça qui est très beau avec la fin : l'enfant se rend compte tout d'un coup qu'il a eu beaucoup de chance, énormément d'affection et d'amour. Est-ce « juste une illusion » ce que j'ai vécu ? On romance toujours ses souvenirs. Mais le film espère retrouver une protection, une tendresse, et une chaleur.

JOUER POUR DES METTEURS EN SCÈNE QUI RACONTENT QUELQUE CHOSE DE TRÈS INTIME, C'EST PARTICULIER ?

LOUIS : C'est un plaisir car on sait qu'ils sont en train de reconstituer leurs souvenirs. J'incarnais une fusion des pères d'Eric et d'Olivier. C'était pareil pour Camille. On se sent un peu plus en confiance car si on est hors-sujet, ils le voient tout de suite.

CAMILLE : C'est émouvant de savoir qu'on participe à un projet si intime. Il y a quelque chose qui a été coupé : quand je rentre, je touche la télé pour savoir si les enfants la regardaient au lieu de faire leurs devoirs. C'est ce que faisait la maman d'Eric.

LA RECONSTITUTION DES ANNÉES 80, NOTAMMENT DANS SA SOCIOLOGIE, VOUS A-T-ELLE AIDÉS À VOUS IMMERGER DANS LE FILM ?

CAMILLE : J'étais petite à l'époque mais Harlem Désir et la place de la Concorde, ce sont des souvenirs marquants... Je me souviens de la télé, de Coluche. Je crois qu'Eric et Olivier avaient vraiment envie de dire à leurs enfants : c'était ça nos perspectives, nos rêves, notre environnement, notre décor. Voilà comment on est devenus les adultes qu'on est aujourd'hui.

VOUS AVEZ TOUS LES DEUX UN FORT TIMING COMIQUE. EST-CE QUE ÇA SE TRAVAILLE ?

LOUIS : C'est le duo qu'on forme qui veut cela. Avec Camille, on avait déjà fait un film ensemble, MON LÉGIONNAIRE, qui était vraiment différent, puisqu'on incarnait un militaire et une femme de militaire. Éric et Olivier attendaient

autre chose comme genre d'interprétation que ce qu'avait attendu la réalisatrice Rachel Lang. Mais déjà sur MON LÉGIONNAIRE, on voyait très bien, avec Camille, que ça marchait bien. Je l'appelais ma Claude Gensac ! Quand les duos fonctionnent bien, c'est très agréable.

ERIC ET OLIVIER VOUS ONT-ILS DIT QU'ILS ESSAYAIENT DE FAIRE LEUR « COMÉDIE ITALIENNE » ?

LOUIS : Quand on pense au cinéma italien des années 60, on pense 'tragico-mique'. JUSTE UNE ILLUSION n'est pas tragicomique mais les acteurs italiens et les metteurs en scène italiens de cette époque poussaient le burlesque. Et la première fois que j'ai vu le film terminé, il y avait certains plans où je faisais une tête pas possible. Je leur demandais s'ils étaient sûrs de garder la prise et ils me répondaient : « Bien sûr qu'il faut la laisser, t'es fou ! » Olivier, Eric et moi, on pouvait aller loin. Sur 28 prises, il n'y en avait pas deux pareilles. Parfois, on en faisait des caisses, alors on baissait le niveau. Ils cherchaient une variété de tons et d'intensité car ils ne pouvaient pas présumer de ce qui allait leur servir pour l'équilibre final du film. J'imagine que pour la comédie, c'est un peu toujours pareil : au bout d'un moment, tu peux saturer. Et c'est aussi le grand mérite du film : osciller constamment entre une scène très réaliste et très émouvante et une scène burlesque, presque de boulevard.

CAMILLE : J'ai aimé le rapport qu'ont nos personnages : ils ne peuvent pas s'empêcher de s'opposer, tout en étant hyper unis. C'est un comique de situation et de répétition qui m'a beaucoup plu.

LOUIS : J'aurais bien aimé faire davantage de scènes où on se crie dessus. J'adore parce que Camille a une voix très aigüe. Et moi aussi. On est comme deux violons qui se battent.

CAMILLE : Ce qui est drôle, c'est qu'ils se hurlent dessus mais ils s'entendent. Ils se comprennent. Cette dynamique n'était pas vraiment dans le scénario. On s'est tous beaucoup amusés à la trouver sur le plateau. À un moment, Eric et Olivier nous ont dit de parler en même temps. Ça les a fait beaucoup rire.

ERIC ET OLIVIER PARLENT DE LEUR ENTHOUSIASME À VOUS FAIRE JOUER FACE À PIERRE LOTTIN, À CRÉER CE DUO INÉDIT. AVEZ-VOUS EU L'IMPRESION DE DEUX UNIVERS QUI SE RENCONTRAIENT ?

CAMILLE : Pierre est un univers à lui tout seul. Ce n'est pas une posture. Il est très profond.

LOUIS : Ils se sont sûrement dit qu'il y aurait un contraste amusant entre Pierre et moi. Pierre est un improvisateur fou. On a fait une ou deux lectures en-



semble ; il se réapproprie tout de suite la scène et il en fait du... Pierre Lottin. Dans l'écriture d'Eric et Olivier, il y a une structure et il faut la respecter. Ils ont quand même une idée de leur scène. Parfois, ça coinçait un peu, non pas parce que Pierre et moi serions des acteurs différents, mais parce que les scènes qu'ils écrivent sont parfois dures à jouer et qu'on s'égarait si l'on improvise trop. Certaines scènes n'étaient pas si faciles à trouver.

CAMILLE : Leur cinéma est très précis. Ils ont le montage en tête quand ils écrivent. Notamment dans la manière de dire un dialogue. Ils voudraient qu'elle soit telle qu'ils l'ont imaginée. Par exemple, à un moment Louis me reprend parce que j'ai dit une connerie et je dois lui dire « Tu me fais chier ». Eric avait une idée très précise de la manière dont je devais la dire, comme une note de musique dans une partition. Et il avait totalement raison.

ILS DISENT DE VOUS DEUX QUE VOUS N'AVEZ JAMAIS PEUR DU RIDICULE DANS LA COMÉDIE.

LOUIS : Il ne faut jamais avoir peur du ridicule, parce que pour une heure de ridicule, il y a toujours une minute géniale, qui ne naît que parce qu'on a pris le

risque. Camille est une bonne camarade. Il n'y a pas que les metteurs en scène qui permettent d'essayer et d'oser, il y a aussi le ou la partenaire qu'on a en face de soi, qui est plus proche que les metteurs en scène qui sont derrière le combo. Avec Camille, je n'avais pas peur d'être ridicule devant elle. Je pense même que c'était séduisant, pour toi, non ?

CAMILLE : J'ai très vite compris qu'il fallait regarder Louis tout le temps ! Plus sérieusement, son look était génial. C'était comme s'il portait un masque. Dès qu'il y a un masque ou un travestissement, je trouve que ça désinhibe et qu'on lâche beaucoup plus de choses.

LOUIS : Moi, j'ai voté pour tes costumes, Camille. C'est ça qui était génial, j'ai pu activement participer à certains choix. « Ce costume, ça va super bien à Camille. Elle est super belle. Elle est super élégante ». Ils aimaient beaucoup la coupe de cheveux qu'ils t'avaient faite. Toi, tu avais un peu le trac au début, avec ça.

CAMILLE : D'être blonde ? Oui. Pendant tout le tournage j'ai douté. Dans le film, je trouve ma coupe super. J'ai l'impression d'être Claire Chazal.





ENTRETIEN AVEC

PIERRE LOTTIN



COMMENT ERIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE VOUS ONT-ILS APPROCHÉ ?

C'est toujours cool lorsqu'on sent qu'un metteur en scène vous approche parce qu'il veut vraiment travailler avec vous et c'est ce que j'ai ressenti avec Éric et Olivier : une envie de travailler avec moi. Quand on voit leurs films, on est toujours épaté par la justesse des comédiens. Ils sont toujours d'une justesse singulière et débordent de proposition. Et ça, ce n'est possible que s'ils sont très bien dirigés. Et je le sais maintenant, c'est un cadeau d'être dirigé par Éric et Olivier. Lorsqu'ils m'ont parlé de JUSTE UNE ILLUSION, ils m'ont parlé d'un film personnel et d'assez... familialement humoristique, disons. Un peu comme CRAZY de Jean-Marc Vallée mais en un peu plus drôle. J'ai de toute façon toujours eu envie de travailler avec eux.

ILS ONT DE NOMBREUX FILMS DERRIÈRE EUX, ET UN STYLE DISTINCT DE COMÉDIE. ÇA AIDE À SAVOIR EXACTEMENT OÙ ON MET LES PIEDS ?

Tout à fait. À l'évocation de leurs noms, on se rappelle du jeu de Benjamin Lavernhe ou de Jean-Pierre Bacri dans LE SENS DE LA FÊTE, de l'efficacité comique de NOS JOURS HEUREUX... Ça ne peut pas être une série de coups de bol. À l'écran, transpire la collaboration. Ça se sent, qu'ils aiment les comédiens. Qu'ils aiment jouer avec eux. Et ça réside dans la préservation de leur âme d'enfant. Quand je bossais avec eux, j'ai retrouvé cette sensation qu'on a enfant quand on joue dans le jardin ou dans la chambre avec nos petits potes dans les années 90. Et un tournage avec eux : on se marre !

COMMENT AVAIENT-ILS IMAGINÉ VOTRE PERSONNAGE, M. BERGER ?

Déjà, pour l'imaginer, ils se sont fiés à mon débit de parole qui est, je le souligne, changeant. Je peux parler beaucoup plus lentement si nécessaire mais c'est vrai, j'ai l'air toujours pressé. Ils sont partis de leur propre idée du personnage mais on a pu le construire ensemble, notamment avec l'équipe cos-

tumes et maquillages, avec qui on a trouvé les bons vêtements et la bonne perruque. C'est un vrai travail commun qui a fait naître M. Berger. De mon côté, je me suis un peu inspiré d'un ancien moniteur que j'ai connu lors des colos de l'UCPA dans les années 90 et qui s'appelait Pierrot. C'était une sorte de Francis Cabrel qui chantait des chansons russes phonétiquement. Évidemment, M. Berger est aussi largement inspiré des gardiens d'immeuble qu'ont connus Éric et Olivier. C'est ce qui rend le film aussi pertinent que personnel.

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ ENSEMBLE ?

Au début, je me suis complètement laissé diriger et j'ai pris cela comme rampe de lancement, on a donc plané ensemble. Éric et Olivier sont très ouverts aux propositions de leurs comédiens. Mais ils sont aussi très précis. On peut évidemment changer des choses sur le tournage mais je n'improvise jamais à 100%, je m'inspire énormément du texte pour faire des propositions. Je peux changer tous les mots, mais ça reste exactement les mêmes idées. Je ne fais rien qui perturbe mes partenaires, je m'adapte à eux et eux à moi. L'essentiel, c'est le rythme. De toute façon, lorsqu'un acteur est choisi par Éric et Olivier, il n'a pas besoin de « faire sa place », il l'a déjà. C'est pour ça qu'ils sont très forts en casting. L'écriture est quasiment déjà adaptée à l'interprète qui est chez eux comme un poisson dans l'eau.

VOTRE TIMING COMIQUE EST LE MÊME CHEZ ERIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE QU'AILLEURS ?

Non. Bizarrement, j'étais chez eux moins dans le comique que je peux l'être parfois. J'ai essayé de trouver un doux équilibre entre une proposition caricaturale et assez touchante. Pendant tout le tournage, j'ai été accompagné par cette idée.

VOUS FORMEZ AVEC LOUIS GARREL UN DUO DE COMÉDIE INÉDIT.

Et pourtant, je comprends sa culture de cinéma et il comprend parfaitement la mienne. Louis et moi, on n'est pas si éloignés que ça l'un de l'autre – ce sont les rôles qu'on nous confie qui donnent cette impression. On m'a proposé rapidement des personnages d'hommes taiseux, de bandits fragiles, alors j'ai continué dans cette voie. Je n'ai aucun doute sur le fait que Louis pourrait être dans mon registre et moi dans le sien. Louis part de cette image très « cinéma de Bertolucci », il a joué chez Christophe Honoré... Mais ça fait 4 ou 5 ans que je le vois jouer avec la connerie, dans le meilleur sens du terme, et je le trouve marquant dans ce registre. Sur JUSTE UNE ILLUSION, j'ai été très impressionné par son talent comique.

C'est une brute de jeu. Mais chacun, sur ce film, avait énormément de talent : Camille, Alexis, Simon. J'étais épaté.

LE FILM SE DÉROULE DANS LES ANNÉES 80 OÙ L'ESPOIR DU VIVRE-ENSEMBLE ÉTAIT TRÈS VIVACE. AVEZ-VOUS ÉTÉ SENSIBLE À CELA ?

Oui. Quand on entend parler les anciens, ils pensent parfois que « c'était mieux avant ». Sur le plan « rapport sociaux » ça l'était je pense, les gens se disaient bonjour dans la rue parce qu'ils ne se craignaient pas. Et si l'on se craint maintenant, c'est à cause de manœuvres très contrôlées qui ont des répercussions très néfastes – par exemple dans les années 2000, supprimer la police de proximité ou supprimer des aides pour que les gamins puissent partir en vacances. Ça cristallise des sentiments d'injustice ce genre de truc. Certains politiques ont incité les Français à s'isoler ou à s'éloigner les uns des autres. Les gens se comprennent beaucoup moins qu'à l'époque. C'est important de le montrer.

VOUS AVEZ L'IMPRESSION QUE M. BERGER POSSÈDE UNE FONCTION SOCIALE DANS LE FILM ?

Pour moi, il représente une partie des « tontons » de l'époque. Certains sont les grands frères qui font des sports de combat, d'autres sont des anciens punks, sûrement fans des Bérurier Noir. Je fais toujours des fiches sur mes personnages même si je garde tout pour moi sur le plateau. Moi, je sais d'où vient M. Berger. C'est un ancien légionnaire. Il devait être, dans sa jeunesse, un type « fendard », qui rigolait tout le temps. Mais j'imagine aussi que puisqu'il ne voyait pas beaucoup d'issue à sa vie, il a continué l'armée après le service militaire. Puis il a quitté la légion et est devenu gardien d'immeuble.

AVEZ-VOUS FAIT DES RECHERCHES SUR LA SOCIOLOGIE DE L'ÉPOQUE DU FILM ? OU EST-CE QUE VOTRE PERSONNAGE VOUS A SUFFI ?

Le film est d'abord une comédie et je ne voulais pas me laisser influencer par des choses qui seraient « politiquement jouables ». J'ai déjà testé, ça ne fonctionne pas : vous interprétez un détail social ou politique qui vous tient à cœur et vous êtes le seul « dans votre délire » ou le seul à comprendre. En revanche, comprendre le spectre social et savoir l'incarner est, je trouve, beaucoup plus intéressant. C'est ça qui est génial dans l'Art, c'est que lorsqu'on s'imprègne de quelque chose – une atmosphère sociologique, une époque –, cela ressort naturellement dans le jeu. Un peu comme les notes bleues de la performance dont émaneraient alors un sentiment de l'époque.

ENTRETIEN AVEC **SIMON BOUBLIL**



TON PERSONNAGE EST BASÉ SUR L'ENFANCE D'ERIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE. T'ONT-ILS BEAUCOUP PARLÉ DE LEUR EXPÉRIENCE, AU-DELÀ DE CE QUI ÉTAIT ÉCRIT AU SCÉNARIO ?

Le scénario était vraiment détaillé, donc j'ai réussi assez vite à imaginer le personnage quand je l'ai lu. Eric et Olivier m'ont aussi beaucoup expliqué comment ils voyaient Vincent. Ils m'ont raconté plein d'anecdotes pour que je comprenne mieux qui il était. Je me souviens du moment où Olivier m'a raconté ce qui s'était vraiment passé avec la fameuse cassette vidéo et la partie d'échecs ! Il m'a expliqué comment il avait vécu ça à l'époque, et ça m'a beaucoup aidé pour jouer les scènes, parce que j'essayais de m'imaginer à leur place dans ces situations.

QUELLES SONT LES RESSEMBLANCES ENTRE TOI ET LE PERSONNAGE ?

Quand j'ai tourné le film, j'avais exactement le même âge que Vincent, donc c'était assez facile pour moi de me reconnaître dans certaines choses. Il est plutôt timide, un peu introverti, ce qui n'est moins mon cas. Mais on a quand même des points communs. J'ai aussi un grand frère, même s'il est beaucoup plus âgé que moi. Du coup, la relation entre frères qu'on voit dans le film, ça me parle assez bien : on peut se chamailler ou se disputer pour des trucs pas très importants, mais au fond on tient beaucoup l'un à l'autre. Même si Vincent est un ado des années 80 et moi des années 2020, je pense qu'on se pose un peu les mêmes questions à cet âge-là. On n'a juste pas les mêmes références : lui écoute la musique de son époque et moi celle d'aujourd'hui. Mais au final, les galères ou les doutes quand on est ado restent un peu les mêmes. Lui devait gérer les choses de son époque, et moi celles de la mienne.

COMMENT TRAVAILLES-TU TON TEXTE ? Y A-T-IL BEAUCOUP DE RÉPÉTITIONS ?

On a fait deux grosses répétitions où on a repris tout le scénario avec Alexis Rosenstiehl, Camille Cottin, Louis Garrel, Éric et Olivier. Ça m'a beaucoup aidé à bien comprendre l'histoire et les scènes. Avant chaque scène je répétais dans la loge maquillage avec Johanne qui m'a coaché pour tout le film. Sur le plateau, ils nous laissent presque toujours jouer la scène une première fois sans tourner, juste pour se mettre dedans. Et c'est vrai qu'Éric et Olivier aiment bien faire beaucoup de prises, parce qu'ils disent qu'un film se construit beaucoup au montage et qu'ils ont besoin d'avoir plein de choix. Même quand une prise leur plaît beaucoup, ils en font quand même d'autres. Ce que j'ai vraiment aimé, c'est qu'ils m'ont souvent laissé essayer des choses. Je pouvais jouer la scène comme je l'avais comprise, mais aussi tester la façon dont eux l'imaginaient. C'était super intéressant de pouvoir travailler comme ça.

C'EST TON PREMIER GRAND RÔLE AU CINÉMA. EST-CE QUE TU AS RESENTI UNE PRESSION PARTICULIÈRE AVANT DE TOURNER OU SUR LE PLATEAU ?

Ça ne m'a pas fait peur. Une fois qu'on m'a dit que j'avais été choisi, j'étais juste hyper impatient que le tournage commence. Sur le plateau, tout le monde a beaucoup de choses à faire et est très concentré, ça c'est vraiment impressionnant. Mais l'équipe nous a tellement mis vite à l'aise et je n'ai pas eu de souci à m'adapter. J'ai hâte que le film sorte. Je l'ai vu et j'ai adoré.

ALEXIS ROSENSTIEHL JOUE TON GRAND-FRÈRE. QUELLE RELATION AS-TU NOUÉ AVEC LUI ?

Ça s'est fait vraiment naturellement. Peut-être parce que j'ai beaucoup répété avec lui. Je l'ai trouvé vraiment gentil, et toujours très enthousiaste dès qu'il voyait l'équipe. On s'est pas mal épaulés car on partage beaucoup de scènes. Éric et Olivier passaient souvent de la musique sur le plateau car ils aiment travailler en musique. Et avec Alexis ça nous arrivait de parler de musique ensemble même si on n'a pas les mêmes goûts... Ce qui fait en général de bonnes conversations !

TU AIMES TRAVAILLER EN MUSIQUE ?

Je me souviens d'une scène où je suis à l'arrière d'une voiture, je regarde par le pare-brise et je n'ai rien à dire. Ça paraît simple, mais ça ne l'est pas tant que ça, d'autant que la caméra était très proche. Là, qu'ils aient mis de la musique pendant la prise, ça m'a beaucoup aidé, dans le regard, dans le jeu.

COMMENT ÉTAIT L'EXPÉRIENCE DE JOUER FACE À CAMILLE COTTIN ET LOUIS GARREL ?

J'ai trouvé ça vraiment très impressionnant. Je n'avais pas vu beaucoup des films de Louis, je l'ai trouvé hyper précis et intense, j'avais vu plus de films avec Camille, c'est une actrice que j'adore et que je trouve très forte. Je suis très fan de DIX POUR CENT, j'ai beaucoup aimé TONI EN FAMILLE et récemment j'ai vu

NI CHÂÎNES NI MAÎTRES qui m'a beaucoup impressionné. J'étais hyper content quand j'ai appris que ça allait être elle, ma mère, dans le film. Pour ma première scène avec Louis et Camille, j'ai ressenti un peu de pression – même si on avait déjà répété ensemble. C'était une scène au centre commercial. Elle n'est pas très longue, mais il se passe quelque chose d'important entre Vincent et son père. Ce n'était pas forcément une scène facile à jouer pour moi, parce qu'il fallait montrer beaucoup de choses sans trop en faire. Ça paraissait simple comme dialogue mais j'étais quand même très intimidé.

AS-TU UNE SCÈNE PRÉFÉRÉE ?

Lorsqu'on dîne tous les quatre, avec Alexis, Camille et Louis, et que je vois Jeanne Lamartine, qui joue Anne-Karine qui apparaît comme en rêve devant moi. Il y avait une grosse installation au niveau de la caméra. J'adore tout l'aspect technique du cinéma, je trouve ça très intéressant. J'ai beaucoup aimé regarder travailler le chef opérateur Augustin Barbaroux. Je trouve qu'il apporte vraiment sa touche personnelle, il participe au style de mise en scène et ils formaient un bon trio avec Éric et Olivier.

ÉRIC ET OLIVIER T'ONT-ILS DIT CE QUE REPRÉSENTAIENT LES ANNÉES 80 POUR EUX ? CE QU'ILS VOULAIENT DIRE SUR CETTE ÉPOQUE ?

Oui, beaucoup. Je crois qu'ils avaient envie de décrire cette époque mais je pense qu'ils avaient aussi envie de montrer la vie d'un ado en général. Les premières conneries, les premières expériences. C'est un peu ce qu'on voit quand mon personnage traîne tout le temps avec sa bande de copains, qu'il se pose plein de questions. J'ai aussi adoré tourner dans le vidéoclub, et voir tous les costumes et les décors. Ce sont des années que je n'ai pas connues donc c'était assez génial d'avoir l'impression d'y être pendant le tournage. Mais ce que je retiens surtout du film, c'est cette famille qui part un peu dans tous les sens, et la relation entre Vincent et Anne-Karine. J'aime beaucoup la façon dont ils se rapprochent petit à petit, et comment Vincent finit par réussir à la faire rire à la séduire alors qu'il part vraiment perdant.

QUELS SONT TES GOÛTS EN MATIÈRE DE CINÉMA ?

J'ai des goûts assez variés et j'aime tous les genres de films. J'adore surtout aller en salles. Ces derniers mois, j'ai beaucoup aimé LE COMTE DE MONTE-CRISTO, L'AMOUR OUF ou encore EN FANFARE que j'ai trouvé super. J'étais content de voir Pierre Lottin sur le plateau !

LE TEMPS D'UN PLAN, TU AS ÉTÉ DIRIGÉ PAR CLAUDE LELOUCH. ÇA T'A PLU ?

Oui, j'étais très content de le voir, d'autant que je sais la place spéciale qu'il tient dans la carrière d'Éric et Olivier. J'aime énormément L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE ! La sœur de mon grand-père était sa monteuse sur ce film ! Elle est décédée très jeune, juste avant la sortie du film. Ça m'a donc beaucoup touché d'être dirigé par lui.

LISTE
artistique

YVES	Louis GARREL
SANDRINE	Camille COTTIN
BERGER	Pierre LOTTIN
VINCENT	Simon BOUBLIL
ARNAUD	Alexis ROSENSTIEHL
ANNE-KARINE	Jeanne LAMARTINE

LISTE technique

SCÉNARIO ET DIALOGUE

Eric Toledano et Olivier Nakache

PRODUCTEUR EXÉCUTIF

Hervé Ruet

DIRECTEUR DE PRODUCTION

Bruno Morin

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

Augustin Barbaroux

CHEF MONTEUR

Dorian Rigal-Ansous

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEURS

Quentin Janssen

SCRIPTES

Christelle Meaux

CASTING

Esla Pharaon, Marie-France Michel

CHEF DÉCORATEUR

Jean Rabasse

DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION

Ana Antunes

SON

Pascal Armant, Loïc Prian, Jean-Paul Hurier

MUSIQUE ORIGINALE

GoGo Penguin

SUPERVISION MUSICALE

Josette Music Club, Elise Luguern

UN FILM PRODUIT PAR

Nicolas Duval Adassovsky

UNE PRODUCTION

QUAD et TEN CINEMA

EN COPRODUCTION AVEC

GAUMONT, TF1 FILMS PRODUCTION, QUAD+TEN

AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE

CANAL+

AVEC LA PARTICIPATION DE

DISNEY+, TF1, TMC

AVEC LE SOUTIEN DE

LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

EN PARTENARIAT AVEC

le CNC

EN ASSOCIATION AVEC

SOFITVCINÉ 13, INDÉFILMS 14, ENTOURAGE SOFICA 4,
CINÉMAGE 20, COFIMAGE 37, PALATINE ETOILE 23, IMAGELLIUM 2024
GAUMONT

DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES

© PHOTO : MANUEL MOUTIER

© 2026 ADNP - TEN CINEMA - TF1 FILMS PRODUCTION - QUAD+TEN - GAUMONT